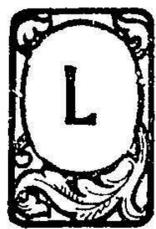


LE MENEESTREL

4467. — 83^e Année. — N^o 49.

Vendredi 9 Décembre 1921.

La Musique et la Société



Le but de l'artiste est de s'exprimer le plus complètement, avec le maximum de beauté possible. Mais, en même temps que l'art atteint à la beauté, et *par ce seul fait*, de lui se dégage une influence morale bienfaisante. Ce n'est point que l'art ait directement à se préoccuper d'un *but moral*, et nous avons abandonné le point de vue de Platon qui blâmait *a priori* le mode lydien comme impropre à former des guerriers (ce mode, d'origine asiatique, peut d'ailleurs servir à toute autre chose que de la musique dite « efféminée », témoin l'adagio du *Quinzième Quatuor* de Beethoven). Nous n'exigeons plus, comme nos tragiques du xvii^e siècle, que le rôle du théâtre soit d'offrir à l'humanité des leçons de morale. Enfin nous ne considérons point que la poésie, la peinture, la musique doivent être créées en vue de cet exemple moral (d'ailleurs mal défini) : ce serait trop souvent restreindre le domaine de l'art et parfois le diriger, tout justement, loin de la sincérité, loin du vrai beau. Mais, parce que l'art réalise de la beauté dans le monde, il est une force essentiellement salutaire. Il aide à la morale, il élève les êtres et, perfectionnant notre « goût du bien », il nous donne une conscience plus haute, un idéal supérieur. Nécessaire à l'homme, il est pour lui, peut-être, ce qu'il y a de plus nécessaire.

On va dire : « Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse!... » ou : « Ne soyez point à la fois *jugé et partie*. » Pourtant, si l'on veut bien admettre que ce sont encore les artistes qui connaissent le mieux ce qu'est l'art, et savent l'aimer le mieux, si l'on accepte que ces artistes parlent ainsi, non guidés par des intérêts matériels mais par le désir de dire la vérité sur un sujet qu'ils ont approfondi, ne pourra-t-on faire crédit à cet « orfèvre » ? Le vrai artiste est heureux de l'être, malgré tous les obstacles, malgré tous les déboires : il n'a pas rêvé de plus belle destinée, et, bien qu'il ait eu mille désillusions, s'il lui fallait recommencer sa vie en se vouant à la même carrière, il n'hésiterait point : voilà ce que ne cessera de penser le véritable créateur de beauté. « Dites que j'ai toujours été *un artiste* », écrivait, dans sa noble et candide fierté, le « père Franck » à un correspondant qui lui demandait quelques détails biographiques. Debussy proclamait : « L'art est une religion, la plus belle de toutes. » Et lisez le très beau livre de Rodin (1) : vous mesurerez à quelle hauteur un grand maître place l'idéal et même la vie de ses confrères.

Sans doute en d'autres classes de la société pense-t-on

différemment. La caricature de Gavarni qui représente un bourgeois dédaigneux, avec cette légende : « Ne lui parlez pas des artistes », est encore vraie de bien des gens. On nous a rapporté cette simple phrase d'une « honnête dame » : *Je déteste les artistes*. Sans aller si loin, convenez qu'à mainte personne la musique apparaît comme un léger divertissement, amusement superficiel et plus ou moins inutile : bref, quelque chose de pas très sérieux. Un compositeur est souvent accueilli par ces mots : « Alors, vous faites beaucoup de musique ? C'est un charmant passe-temps... » (comme la pêche à la ligne, je suppose, ou la manille aux enchères). Combien de bons bourgeois font donner des leçons de chant à « leur demoiselle » ! Cela fait partie de la dot. Mais il y faut de la modération, du « sens commun » : ne vous emballez point sur cette pente dangereuse, et que jamais cela ne tourne au *professionnel*. (Toute jeune femme doit pouvoir oublier allègrement la musique, une fois mariée, car la race des Chrysale n'est pas éteinte.) « Courir le cachet n'est pas un métier », disait un tuteur à son pupille orphelin pour le décourager de la composition ; celui-ci se lança dans « les affaires », y perdit le plus clair de l'héritage paternel, — et finalement s'en revint à sa chère musique, qu'il cultive aujourd'hui avec un indiscutable talent ; mais que de temps perdu ! »

La première chose *nécessaire* serait de prendre l'art au sérieux, et notamment la musique. Il y eut des civilisations où les poètes, les architectes, les musiciens, étaient fort en honneur ; chez les Grecs on n'estimait point les gens en raison de l'argent gagné : au contraire. Reverrons-nous jamais les beaux jours d'Athènes ? En attendant, l'état de poète est pour le vulgaire quelque chose d'assez ridicule, et le vulgaire est la majorité. Un jeune homme se voue de toute son âme au culte de la divine Poésie ; mais certaine pudeur (1) lui défendra d'inscrire sur sa carte de visite : X..., *poète*. Tout au plus osera-t-il s'avouer « homme de lettres ». Enfin, que d'industriels ou de commerçants pour qui les artistes sont *des paresseux* ! Quelle ignorance, quelle injustice en cet absurde reproche ! Mais c'est assez prendre la défense des artistes. Le sujet qui nous occupe est surtout de montrer ce que peut, ce que doit être la musique dans la nation, et les bienfaits qu'elle lui pourrait apporter.

Matériellement, d'abord. Le jour où le peuple sera suffisamment éduqué dans notre art (et les tentatives si intéressantes de M. A. Gedalge montrent que la chose est très possible), ce jour heureux, la musique sera pour lui la plus chère compagne. La journée de huit heures augmente la durée des loisirs, et le temps qui reste

(1) Car il devine que dans l'air de la société flotte à l'état endémique une sorte de raillerie grossière pour tout ce qui est noble et sensible.

(1) *L'Art*, entretiens recueillis par M. Paul Gsell.

libre dans la vie du citoyen peut être employé de mille façons différentes. L'attrait qu'exercerait l'art (et particulièrement la musique, le moins difficile peut-être à pratiquer, et le plus collectif), cet attrait serait extrêmement salubre. Il combattrait d'abord le marchand d'alcool, tueur d'hommes et de cerveaux. Que demande l'être humain? Un rêve de bonheur, un peu d'ivresse (et non forcément d'ivrognerie); cette ivresse, il la prend où elle lui est offerte : aujourd'hui sur *le zinc* et dans la vue tourbillonnante du *cinéma*. (En principe, je ne dis pas de mal de ce jeune et « mondial » vainqueur; il serait, si l'on voulait, un maître admirable.) Lorsque, grâce à une éducation intelligente à l'école ou au lycée, les facultés d'imagination, de sensibilité, de rêve, d'idéal et de *poésie* seront enfin développées chez l'enfant comme il le faudrait, — lorsque celui-ci aura l'habitude et la pratique de l'art musical (simplement en des ensembles chorals, cela suffirait), la vie du citoyen qu'il deviendra ainsi sera transfigurée. Elle le sera matériellement par l'emploi intellectuel, noble, sain et peu coûteux, de ses loisirs, — sans fatigue, sans oisiveté. Nous en dirions autant de l'existence des bourgeois aisés, trop souvent absorbée, annihilée par le vide des « réceptions », rendue méfiante, puérile et mesquine par les papotages de médisance qui sont le fond des conversations, aux *jours des dames*. Savoir qu'il y a de la beauté sur la terre et comprendre cette beauté sera bienfaisant à la bourgeoisie autant qu'au peuple. Et peut-être un jour le culte commun de la musique unirait-il enfin les uns et les autres.

Mais l'essentiel réside dans le *perfectionnement intime* de l'être, qu'amènerait la musique. — On parle de réformes, d'améliorations dans la société, de discipline ou d'honnêteté civique et privée, de toutes sortes de lois ou de coutumes nouvelles qui ne sont pratiquement réalisables que si les hommes deviennent meilleurs, se rapprochant un peu de l'idéal chrétien auquel, de notre temps, ils tournent si dédaigneusement le dos pour ne songer qu'à leur intérêt particulier, dans l'âpreté d'une lutte impitoyable de classe à classe, de peuple à peuple, et sans vouloir comprendre que les intérêts particuliers sont liés au perfectionnement de l'ensemble de la nation. Or, analysons : songez-y bien, seules la *sensibilité* et l'*imagination* peuvent amener ces progrès de l'individu, partant ceux de la société. C'est l'imagination qui nous fait percevoir les souffrances d'autrui; c'est par la sensibilité que nous en souffrons : alors nous devinons enfin ce que peut être la *justice* (et non certaine « légalité » qui, trop souvent, ne sert qu'à légitimer des actes répréhensibles). Or ce n'est point l'étude de la physique, ni de la chimie, ni de l'électricité, ni même celle du droit, qui peut développer ces facultés sensibles et imaginatives absolument nécessaires à l'homme : c'est l'art (1).

Ainsi considéré, l'art est un des meilleurs éducateurs, et probablement suffirait-il d'équilibrer la sensibilité par quelque précision d'esprit, celle notamment que donnent les études scientifiques intelligemment dirigées (par exemple, les mathématiques : non enseignées en vue de ces applications pratiques qu'on aura tout le temps d'apprendre au cours de la vie, mais orientées vers la rigueur et la clarté des démonstrations), — ou bien encore

(1) Et de tous les arts, nous l'avons dit, la musique est le plus social (par sa collectivité), en même temps qu'il atteint plus loin vers le fond de l'âme.

la connaissance de certaines langues mortes, telles que le latin et le grec, exigeant un réel effort d'intelligence, une subtilité particulière amenant à mieux comprendre la vie : d'où ce beau terme d'*humanités* par lequel on désignait autrefois ces études.

Et ce n'est point seulement parce que la musique est la divine consolatrice qu'elle est précieuse infiniment; c'est aussi pour la raison que l'art, par essence, grâce à la beauté offerte, élève les êtres. Il leur donne le sens de la liberté, car, en l'aimant, on s'exerce à juger par soi-même; il fait réfléchir, développe l'imagination (faculté si sottement méconnue ou décriée); il enseigne la discipline (notamment, dans la pratique du chant choral, ou par la *gymnastique rythmique* de M. Jaques-Dalcroze), cette discipline consentie par l'être libre agissant en commun sans cesser d'être soi. Nous croyons fermement que l'homme capable de percevoir la beauté d'une musique noble et haute (et cette beauté est contagieuse) sera lui-même incapable de toute action vile, l'influence des grands chefs-d'œuvre planant sur la vie des êtres comme un ange gardien. Les esprits sceptiques et qui ne veulent pas « être poires » pourront bien se railler de nous et de nos « utopies », arguant qu'il n'y a pas que des saints parmi les adorateurs de la déesse Musique. Je l'admets, et l'on ne prétend point d'un coup transformer toute l'humanité par la magie salubre de l'art. Mais, pour ceux des artistes ou des amateurs d'art qui ne furent point « sans péché » (et, si notre idéal est haut, qui d'entre nous se flatterait d'y être parvenu?), ils n'en gardent pas moins, tout justement, un idéal, — pour non atteint qu'il soit. Les regrets, les remords d'un Paul Verlaine sont ainsi plus féconds, dans l'avenir, que l'amorale sécheresse de certains hommes « vertueux », et *a fortiori* de tous ceux qui se complaisent dans les bas-fonds de la vilenie.

L'influence de l'art est essentiellement idéaliste et spiritualiste, parce qu'elle nous apprend à savoir aimer des choses plus désirables pour l'homme que le simple bien-être, le confort, ou ces satisfactions de vanité qui sont le propre des parvenus; un rêve de *mieux*, de *plus noble*, devrait hanter l'humanité si le progrès n'est pas un vain mot, si l'homme n'est pas une simple brute recouverte d'un fragile vernis de civilisation trompeuse. L'idéal, aujourd'hui, est plus que jamais nécessaire en ce monde moderne où l'intérêt semble conduire les actes, pour le plus grand malheur de tous. Et seul cet idéal peut balancer les tendances matérielles qui nous mèneraient tout doucement à l'abîme, je veux dire à la décadence des nations civilisées : ainsi pareillement, dans la science, la curiosité désintéressée reste l'unique ressort; la Vérité doit être recherchée pour la simple joie de la trouver, et non pour l'utilisation industrielle des découvertes (vers quoi il y aura toujours suffisamment d'esprits qui se tourneront). Aussi bien, une société dont l'enseignement se bornerait à ce « primaire supérieur » qui n'est que pratique, et d'ailleurs fatigue l'enfant par la trop grande complication des programmes (il ne s'agit point de changer les hommes en dictionnaires), cette société verrait peu à peu son intelligence diminuer, comme son aptitude à de nouvelles inventions, comme jusqu'à la possibilité de comprendre les inventions déjà existantes. On a cru devoir railler la poésie et l'*au-delà* : soit, lorsque c'est de la fausse poésie, de l'art médiocre d'amateurs, ou du « battage », du *bluff* et de l'arrivisme : en prenant la défense de l'art, il reste bien entendu que nous renions de toutes nos forces les

faux artistes... Mais on aura beau dire, l'inspiration demeure au fond de l'homme, et le rêve, s'il y a en lui quelque chose de plus qu'un simple jouisseur matériel.

Il nous reste à chercher quels pourraient être les meilleurs moyens de rendre à la musique la place qu'elle devrait occuper dans la nation. MM. Pierné, Gedalge et Jaques-Dalcroze ont étudié la question, et nous admirons leurs efforts. Nous esquisserons seulement quelques autres projets que nous ne croyons pas irréalisables, et dont on pourrait attendre un grand bien.

Charles KÆCHLIN.

LA SEMAINE MUSICALE

Théâtre National de l'Opéra-Comique. — *Dans l'Ombre de la Cathédrale*, drame lyrique en trois actes tiré du roman de Blasco Ibañez par Maurice LÉNA et Henry FERRARE, musique de Georges HÜE; *Dame Libellule*, ballet-pantomime en un acte, livret de Georges LEMIERRE, musique de M. BLAIR-FAIRCHILD.

De jolies formes féminines, des animaux de conte, de la clarté dans un bain d'agréables sonorités. Le subtil Jusseaume a peint pour cela un vrai petit poème de grenouillère, et tel surtout à partir du moment où la lumière se met au bleu; paysage charmant, à l'échelle amusante d'une vision d'insecte.

Le tout fait grand honneur à l'Opéra-Comique, et l'on a légitimement fêté le compositeur, M. Blair-Fairchild, secondé à ravir par la baguette magique de Louis Hasselmans. Mais que l'Amérique nous excuse, pour l'instant, car j'aperçois certaine porte ogivale derrière laquelle se cache quelque chose... quelque chose de tellement mystérieux, enveloppant : l'Ombre, vous savez... l'Ombre de la cathédrale!

* * *

De l'œuvre de Blasco Ibañez se dégage une belle idée, une frappante leçon : l'Idéaliste prêche sa doctrine au peuple qui, le prenant à la lettre, le met en demeure de la transformer en action. Par un jeu malin du Destin, le Rêveur doit prendre la défense de « l'Idole » qu'il a voulu renverser et mourir pour elle. Ce thème est émouvant parce qu'il est l'histoire de tous les jours, celle que les épisodes politiques et sociaux répètent constamment. Il en émerge ce caractère douloureux et crucifié de Manuel qui est bien, à lui seul, toute l'œuvre. Autour de son calvaire s'élève la cathédrale; et l'action ne sort pas des murs de l'énigmatique Géante.

Ici, rien ne transpire du dehors; que pourrait-il venir, du reste, de la lumineuse morte qu'est Tolède? C'est le retour d'un cœur à son berceau, à son tombeau. L'action (d'âme surtout) ainsi rétrécie, confinée, ensépulcrisée, n'en acquiert que plus de dynamisme intime. Au premier acte, nous sommes dans la galerie inférieure du cloître donnant accès au sanctuaire. Je me rappelle comment on y entre, dans ce sanctuaire, ce monde de silence et de mystère : obliquement, les pieds meurtris des cailloux de la rue, comme pour mériter le ciel... Le geste d'entrée est un symbole... On laisse à droite le cloître... Ah! ce patio sacré, ces jardins clos d'Espagne, comme le silence y chante et comme ils sont bien faits pour rêver d'amour, d'un

amour très frère de la mort, plein d'épreuves tragiques et d'âpres enlacements!... C'est là, dans un parfum de cimetière, que fleurira l'idylle de deux agonisants meurtris par le « Dehors » féroce, de ces deux cyprès-amants : Sagrario, l'abandonnée; Manuel, l'isolé au désert magnifique d'un rêve impossible...

Impossible? En tout cas, pas à son heure et étrangement égaré, certes, dans l'ombre de la cathédrale... Mais quel charme mystérieux émane de ce clair-obscur mystérieux et comme on comprend l'émotion de l'enfant prodigue à en retrouver la fraîcheur! Comme, après les villes fumantes et explosives du nord, ce mutisme du sanctuaire, dans celui de la ville somnolente retourne son âme vers le passé, lui en montre la force inerte en face de l'avenir! Et le peuple des mendiots est là : toute la grouillerie lépreuse vivant de la Géante et de son ombre, avec l'heure de la messe et la voix tombante des cloches. Ah! Jesus Maria! que de générations pouilleuses, avant celle-ci, ont fait entendre la même aigre dispute, au seuil du temple ou de ses ancêtres païens!

Comment soulever tant de siècles, pauvre Manuel? Et les bras d'Esteban, son frère, le bon Silenciero, s'ouvrant vers lui, n'ont-ils pas pour l'épris d'espace une expression d'étouffement? Silenciero : veilleur du silence, gardien de l'ombre!... Il est repris, Manuel, par cette ombre, délicieusement et tragiquement; et puis, qui nous dit qu'elle n'est pas le vestibule de la vraie Clarté?

Et, au deuxième acte, le voilà en famille, en haut du patio d'où monte une si bonne odeur d'amour et de mort, d'où l'on ne voudrait jamais sortir, où l'on est tellement mieux qu'ailleurs pour aimer et « reposer »!

Ils sont autour de lui, les gagne-petit, les « rats » de l'ombre de la cathédrale. Et le Rêveur leur verse la lumière, poison pour eux, êtres de caves, poison qui causera sa mort... Manuel forge l'arme qui le frappera, avec toute son ardeur, toute sa foi...

Histoire encore, histoire de l'homme, des peuples! Et il ne comprend pas pourquoi son frère Esteban s'apeure... Son cœur est tellement plein d'amour! Mais il prêche à des ventres, c'est tout... Dans un moment il trouvera une âme.

En effet, Sagrario, la fille abandonnée, revient à son tour au foyer, d'un vol blessé... Il l'imposera aux préjugés paternels d'Esteban, en réveillant en lui l'amour, toujours, la grande Corde... C'est elle encore, cette corde, qui sonnera, mais si douce, comme à une harpe lasse, quand les deux destinées flétries de Sagrario et de Manuel se rapprocheront, à la fin de l'acte, pour aimer, pour mourir surtout, ensemble.

Et voilà pourquoi, peut-être, on aperçoit, par la porte, le haut des cyprès du patio, des cyprès amis qui regardent tranquilles, ni douloureux, ni heureux, bien les témoins sans voix de ce pauvre mystère où deux êtres qui vont partir se regardent encore au seuil d'un pays inconnu...

Alors, après, c'est tout à fait au cœur de l'ombre, mais encore combattue des lumières rituelles.

Ce troisième acte, peu à peu, laisse tout retomber en une sorte de prélude au néant. Et c'est, cette fois, contre le sein de l'Ombre, dans son noir baiser, que Manuel veille sur la Vierge, dont il est devenu le gardien. Et c'est là que la lutte anonyme aura lieu avec les rats-disciples qui tueront leur maître au nom de ses principes.